
Anthropologies japonaises en Afrique

Japanese anthropologies in Africa

Mitsuo Ichikawa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tc/5833>

DOI : 10.4000/tc.5833

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 120-141

ISBN : 978-2-7351-1437-5

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Mitsuo Ichikawa, « Anthropologies japonaises en Afrique », *Techniques & Culture* [En ligne], 57 | 2011, mis en ligne le 30 juin 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tc/5833> ; DOI : 10.4000/tc.5833



© M. Ichikawa

ANTHROPOLOGIES JAPONAISES EN AFRIQUE

Témoignages des premiers voyages en Afrique

Les premiers écrits japonais sur l'Afrique commencèrent à apparaître peu après la restauration de Meiji, en pleine période de modernisation du pays ; néanmoins ces textes étaient issus de sources occidentales. Prenons le texte de Henry Morton Stanley « In Darkest Africa » (1980), compte-rendu de son voyage de la rivière Congo jusqu'au Sud Soudan. La traduction japonaise fut publiée en 1893, trois ans seulement après l'édition originale. Il faudra toutefois attendre le début du ^{xx}e siècle pour que les Japonais commencent à écrire sur l'Afrique à partir de leurs propres expériences sur ce continent. De plus, et cela à l'inverse des témoignages des explorateurs, des missionnaires chrétiens et administrations coloniales occidentales, peu de Japonais ayant séjournés en Afrique sur de longues périodes témoignèrent de leurs expériences africaines. Les seuls Japonais qui écrivirent sur ce sujet ne le firent qu'à l'occasion de courts voyages. Mise à part la notable exception de Naokichi Nakamura, auteur de *Traveling around Africa* (1910), qui parcouru l'Afrique en 1903 à l'occasion de son voyage autour du monde sans argent (Aoki 1993), la majorité des explorateurs auraient voyagé en Afrique à des fins économiques ou politiques. C'est le cas, par exemple, du fameux géographe Shigetaka Shiga et de ses co-auteurs, qui établirent un rapport sur leur voyage de 1910, *A Trip to South Africa* (1912). Ces auteurs allèrent en Afrique avec comme objectif premier de déterminer si le Japon, limité dans son territoire, pouvait envisager d'envoyer des migrants en Afrique, et si le potentiel africain permettait de créer un marché de commerce extérieur pour le capitalisme japonais alors en plein essor.



© Kyoto university museum

Des étudiants de l'université de Kyoto participant à l'expédition du Daxing'anling

Tadao Umesao, fondateur du Muséum national d'Ethnologie, est le deuxième en partant de la droite.

Le rapport publié en 1917 par le ministère du Commerce et de l'Agriculture est un compte-rendu de voyage d'un bureaucrate du ministère, qui visita l'Afrique du Sud pour envisager des échanges commerciaux (Nishino 1974 ; Okakura & Kitagawa 1993). Bien que ses activités durant sa villégiature en Afrique du Sud furent limitées par la loi de Régulation Migratoire de 1913, il y resta plusieurs mois et fit des observations personnelles sur les indigènes et leur société. Dans ce rapport, il décrit la vie et la société des Bantu de l'époque dans un exposé pertinent : « Nombre d'entre eux possèdent des livres, et ont bien l'intention de s'instruire. Ils affichent un grand désir d'éducation, bien plus fort que les

pauvres des populations blanches et la moyenne d'âge des élèves inscrits à l'école est plus élevée que chez les enfants blancs ». Bien que, ou plutôt, précisément, parce qu'il était dans l'impossibilité d'obtenir des informations relatives au but initial de son séjour, il fut en mesure de faire des observations non biaisées sur les habitants d'Afrique du Sud.

Un autre auteur, Ikai Kojima, un journaliste, écrivit un livre à propos de sa visite de l'Afrique de l'Est en 1926, à bord du bateau japonais qui faisait le voyage inaugural du service de l'Afrique orientale : *On-the-spot Survey of East Africa* (Shirakawa 1928, cité par Nishino, 1974). Dans ce livre, il décrit l'organisation politique traditionnelle et la législature du Royaume Buganda en Ouganda ; il raconte comment son approche et ses contacts avec les populations locales se faisaient sur un mode amical et franc.

On trouve aussi le compte-rendu d'un critique, Takehiko Kojima (1938), qui voyagea en Afrique du Sud en 1936. Cet auteur tenta d'analyser les mouvements populaires de résistance des africains contre la domination impérialiste, dans une perspective historique mondiale (Nishino 1974). Sa critique du pouvoir européen était probablement apparentée à la situation économique et politique qui voyait, en 1936, juste avant l'éclatement de la seconde guerre mondiale, les produits manufacturés japonais vers l'Afrique, en tête des exportations. À partir de cette date, le Japon devint la quatrième puissance exportatrice mondiale en Afrique du Sud, derrière la Grande-Bretagne, les États-Unis et l'Allemagne.

La plupart des premiers voyages vers l'Afrique étaient conçus à des fins utilitaires. Néanmoins, les auteurs des rapports décrivirent non seulement les situations politiques et économiques des pays africains, mais donnèrent également de larges descriptions des modes de vie des sociétés locales, comme ils l'auraient fait de leur propre société. Par la suite cependant, le commerce entre le Japon et l'Afrique commença à diminuer vers 1937, jusqu'à devenir presque inexistant, à partir du moment où éclata la guerre du Pacifique, fin 1941. Pendant les deux décennies suivantes, les recherches japonaises sur l'Afrique restèrent au point mort.

Les premières recherches africaines de terrain : l'est et l'ouest, deux méthodes différentes

Les recherches africanistes de l'école de Kyoto

Ce n'est qu'à partir du début des années 1960, après que le Japon soit sorti du désordre d'après-guerre, que les chercheurs Japonais commencèrent à s'engager dans des recherches de terrain, au contact des sociétés africaines. Il s'agissait précisément du moment où les pays africains gagnaient, les uns après les autres, leur indépendance. En d'autres termes, l'histoire des recherches africanistes japonaises à partir d'enquêtes de terrain coïncide quasi exactement avec l'indépendance de nombreux pays africains. Bien que la Société anthropologique du Japon date de 1884, la Société japonaise d'anthropologie culturelle de fin 1934, et que les chercheurs japonais aient commencé à entreprendre leur enquêtes de terrain de manière précoce sur bien des points, la plupart des terrains se basèrent dans des zones où le Japon avait de forts intérêts économiques et politiques : Taiwan, le nord de la Chine, et les Îles du Pacifique Sud. Pratiquement aucun terrain ne fût engagé en Afrique après la seconde guerre mondiale. Cela est dû au fait que le Japon était, non seulement, éloigné de l'Afrique, mais aussi parce qu'il n'avait pas de liens étroits avec les pays africains, à l'inverse des pays occidentaux qui, eux, en avaient maintenus avec leurs anciennes colonies.

Quand les recherches africaines émergèrent au Japon dans les années 1960, il y avait deux centres de recherches pour cette nouvelle discipline académique. L'un était à l'université de Kyoto et trouvait ses origines dans les terrains entrepris en 1958 par les professeurs Kinji Imanishi et Junichiro Itani. L'autre, organisé autour du laboratoire d'anthropologie culturelle de l'université de Tokyo, mit en place un groupe d'études, composé de chercheurs de l'université, aussi bien que d'institutions comme l'université métropolitaine de Tokyo ou l'institut de développement économique. Les deux groupes étaient si différents en termes d'objets de recherche, de méthodologie et de promotion, ainsi que sur leurs moyens de financement, qu'un « contraste est-ouest » (Kyoto est à l'ouest du Japon, et Tokyo à l'est) émergea ; il devint même une des caractéristiques marquantes des débuts des études africaines.

Habitude de singes japonais, avec la méthode d'approvisionnement, île de Koshima.



© Center for African Area Studies



À leur retour d'Afrique, Imanishi et Itani rencontrèrent des anthropologues et des zoologues, en Europe et aux États-Unis. Imanishi (à droite) et Clyde Kluckhohn (au centre) au musée Peabody (USA).

© Center for African Area Studies

L'université de Kyoto avait une tradition d'expéditions et d'études de terrain à l'étranger avant la seconde guerre mondiale. Sous l'impulsion de Kinji Imanishi, les enquêtes de terrain en écologie, anthropologie et géographie furent conduites en Micronésie, en Corée du Nord et dans la région de Dàxīngānlíng (actuellement en Chine du Nord). Les étudiants de l'université de Kyoto, tels que Tadao Umesao (ethnologue), Tatsuo Kira (botaniste), Jiro Kawakita (géographe), et d'autres chargés de recherches participèrent à ces expéditions. Plus tard, ces étudiants devinrent les leaders des recherches de terrain dans leurs disciplines respectives. Pendant la guerre, Imanishi

établit l'Institut de recherche du Nord-Ouest en Mongolie (alors sous occupation japonaise), et put mener des recherches sur les sociétés pastorales et leur bétail.

Imanishi amorça également la recherche sur les singes japonais, quelques années après la guerre. Il accompagna ainsi de jeunes étudiants, comme il le faisait déjà par le passé ; Junichiro Itani, Masai Kawai, Shunzo Kawamura, furent reconnus plus tard comme les pionniers de la primatologie japonaise. Ils habituèrent les singes à venir se ravitailler, et purent les identifier individuellement, ce qui facilita des observations plus resserrées, et permit de noter des différences individuelles dans les comportements des singes. La reconnaissance de l'individualité, et même de la personnalité, chez des animaux non-humains, leur fournit un point de vue unique. Ainsi, ils adoptèrent délibérément l'« anthropomorphisme » ou un type de recherche subjectif ou empathique qui fut plus tard appelé *kyokan* (sympathique, au sens littéral), avec pour objectif de décrire et de comprendre les comportements primates (Kawai 1969, Asquith 1981). Par ces méthodes uniques, les primatologues japonais firent de notables avancées sur le comportement social et la culture des primates, lesquels ne sont pas innés, mais culturels. La primatologie japonaise devint ainsi réputée dans le domaine de la recherche anthropologique et des théories évolutionnistes occidentales.

Suivant le développement de la recherche en primatologie, Imanishi exporta, pour la première fois, la recherche de terrain en Afrique. En 1958, Imanishi et Itani prennent la direction de l'Afrique pour une recherche préliminaire sur les grands singes africains. Ils voyagent du Kenya en Ouganda, au Cameroun, en passant par le Congo, en quête d'un site approprié pour étudier les grands singes. À leur retour d'Afrique, ils voyagèrent en Europe et aux États-Unis, où ils rencontrèrent Clyde Kluckhohn, Sherwood Washburn, C. R. Carpenter, et d'autres éminents anthropologues et primatologues ; ils y échangèrent leurs conceptions sur l'évolution de la culture humaine et des sociétés. Les études japonaises sur les macaques sont dès lors bien connues des chercheurs occidentaux,

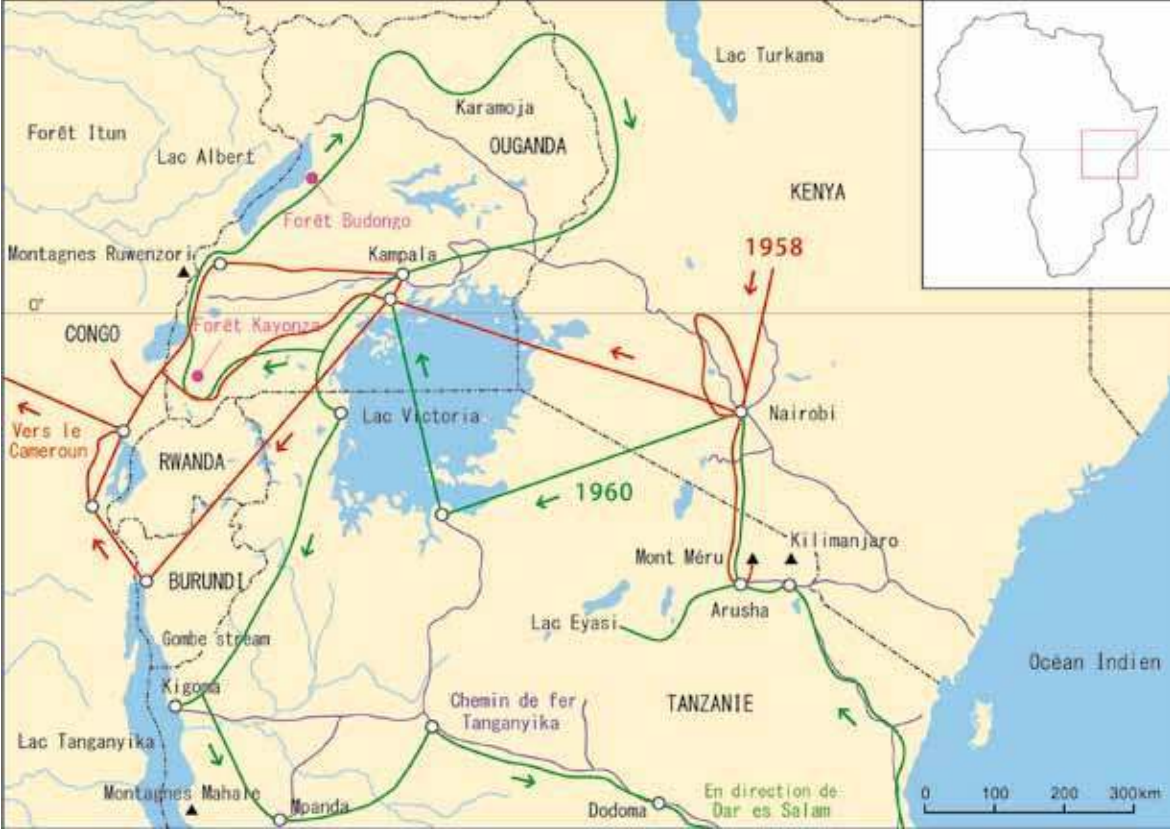
notamment grâce à la revue *Primates*, premier journal mondial anglais de primatologie, qui débuta en 1956 avec le soutien du Japan Monkey Center (JMC).

La première expédition japonaise, et la première recherche de terrain, furent initiées par le JMC, une fondation incorporée en 1956 par une compagnie privée, Nagoya Railway, dans le but de promouvoir la recherche sur les primates. On y trouve le plus grand zoo de primates au monde. Après deux autres expéditions vers l'Afrique, organisées par le JMC, l'université de Kyoto reprit l'organisation des terrains de recherches en Afrique en 1961, c'est-à-dire lorsque le laboratoire d'anthropologie physique fut établi à la faculté des sciences de l'université.

Deux groupes majeurs prirent en charge les recherches africaines à l'université de Kyoto, les primatologues et les spécialistes d'anthropologie sociale. Le groupe de primatologie était composé de Junichiro Itani et de ses étudiants, parmi lesquels, entre autres, Toshisada Nishida (étude des chimpanzés), Kano Takayoshi (chimpanzés et bonobos), et Kosei Izawa (qui se spécialisa plus tard dans l'étude des singes du nouveau monde). Le groupe d'anthropologie sociale incluait Morimichi Tomikawa et Tadao Umesao (études des pasteurs Datoga), Yoichi Wazaki (études Swahili), et d'autres spécialistes de l'anthropologie sociale et culturelle qui, plus tard, devinrent des figures majeures de l'anthropologie.

Le groupe des primatologues construisit une station de recherche sur le bord du lac Tanganyika. Ils tentèrent d'habituer les chimpanzés sauvages en les approvisionnant, comme ils l'avaient fait pour étudier les macaques japonais. Cette entreprise n'eut pas, toutefois, le succès escompté, si bien que la station de Kaboga fut abandonnée au bout de quelques années.

Trajets de la première (1958) et de la troisième (1960) expéditions à la recherche de sites d'études des grands singes, sponsorisées par le JMC.



© Center for African Area Studies



© Center for African Area Studies

Base de recherche à Kabogo, Tanzanie
Imanishi, avec un chapeau, est au centre.



© Center for African Area Studies

Rencontre avec Jane Goodall
(à droite), lac Tanganyika

À l'inverse, Toshisada Nishida réussit finalement l'habitué des chimpanzés en 1967 (Joulian 1999). La base de recherche fut ensuite déplacée dans la région de Kasoge, au pied des montagnes Mahale. Par des observations plus proches, rendues possibles par l'habitué et par une identification des individus un à un, les primatologues japonais mirent en évidence « l'unité de groupe » des chimpanzés, avec dominance stable (ce qui était alors pensé comme inexistant dans les études précédentes), et d'autres caractéristiques notables de leur organisation sociale et de leur comportement culturel (Nishida 2011).

Le groupe d'anthropologie sociale de Kyoto établit sa base de recherche au village Mangola, à proximité du lac Eyasi en Tanzanie (Imanishi & Umesao 1968). Ils y étudièrent l'économie de subsistance des chasseurs-cueilleurs Hadza (Tomita 1966), le pastoralisme des Datoga (Umesao 1969 ; Tomikawa 1970) et les immigrants Swahili des environs (Wazaki 1966). Sur le pastoralisme des Datoga, Umesao (1969) montra le savoir unique

sur le bétail et le système terminologique qui y est associé, ainsi que leur organisation de parenté ; l'un et l'autre sont en correspondance et forment une unité de gestion originale.

Après avoir été lancées par Kinji Imanishi, qui fut considéré comme un des leaders de la nouvelle école de Kyoto, les recherches africaines de l'université de Kyoto ont donné naissance à deux principaux courants. L'un fut le courant des recherches sur l'évolution humaine, basé au Laboratoire d'Anthropologie, à la faculté des sciences de l'université de Kyoto.

C'est à partir des bases de ce courant qu'est né le Center for African Area Studies (CFAAS), créé en 1986¹. L'autre courant fut fondé à la Division d'Anthropologie sociale, qui fut créée en 1961 à l'Institut de recherche pour les humanités de l'université de Kyoto, et dont le professeur Imanishi se vit offrir la première chaire. Les chercheurs appartenant à l'un ou l'autre de ces deux courants entreprirent d'intenses activités de recherches en effectuant des enquêtes de terrain en équipe et en organisant des rencontres de travail et d'études en commun avec des chercheurs de tout le pays. Les résultats de ces recherches furent diffusés à l'étranger, notamment grâce à des publications en langue anglaise, tels que les *Kyoto University African Studies* (Vol. 1 à 10, de 1967 à 1976) et les *African Study Monographs* (débutées en 1981).

Imanishi rédigea un texte pour le premier numéro des *Kyoto University African Studies* publié en 1967. Il décrit les circonstances qui l'ont conduit à s'impliquer dans les recherches africaines : « Mon désir d'aller travailler en Afrique avait une double origine. La première résidait dans un investissement précoce pour les études des primates (c'est-à-dire de l'étude de l'évolution humaine) ; la seconde était, elle, plus personnelle et tenait à mes expériences avec les sociétés pastorales (en Mongolie) ». En d'autres termes, son choix s'est porté sur l'Afrique à la fois en raison de son intérêt pour l'évolution des sociétés humaines, mais aussi pour les études pastorales effectuées avant et pendant la seconde guerre mondiale. Dans ses études sur les populations pastorales de Mongolie, Imanishi a développé une théorie anticipatrice et écologiquement orientée de la culture nomade, caractérisée par une relation symbiotique entre les populations et leurs bétails. La perspective de recherche d'Imanishi était symptomatique, à la fois, de sa propre expérience, à savoir d'avoir mis en avant une théorie originale, « d'écologie de co-existence » (à l'inverse de la conception Darwinienne « d'écologie de la compétition ») sur les bases d'une compréhension profonde de l'histoire naturelle, ainsi que sur les études africaines menées par les jeunes générations de l'université de Kyoto. Cela ne veut pas dire, cependant, qu'Imanishi lui-même n'a pas nourrit beaucoup d'intérêt pour l'Afrique contemporaine, qui connaissait alors un nouveau départ. Dans ce même essai il insiste également sur la nécessité de développer des études envisageant en quoi les nouveaux pays indépendants d'Afrique peuvent être leaders dans tel ou tel secteur.

Les anthropologues du groupe de Kyoto se caractérisaient aussi par leurs méthodes de financement des recherches, et par leur manière très collective de les entreprendre. Quand le groupe lança ses premières enquêtes de terrain en Afrique, il ne put compter sur aucun soutien financier de la part du gouvernement ; aussi, pour s'assurer un financement solide, le groupe entreprit de collecter des dons de la part de particuliers, envisagés dans un public large, et réussit à obtenir le soutien

Itani rendant visite au campement des pygmées Mbuti dans la forêt Ituri, Congo-Kinshasa.



© Center for African Area Studies



© Center for African Area Studies

Crâne gorille trouvé à côté de la réserve Dja (Cameroun).

financier de la part d'éditeurs de journaux et d'entreprises privées. Des équipes menant des enquêtes à grande échelle furent mises en place afin de récolter ces contributions financières, puis, avant leur départ, les membres des équipes se réunirent pour une série d'intenses réunions d'études collectives. À leur retour d'Afrique, tous ces membres travaillèrent activement à la diffusion de leurs découvertes, à destination du grand public ; ils firent ainsi des lectures publiques et publièrent un certain nombre de livres, certains à destinations d'un public universitaire, et d'autres en direction d'un lectorat général. Avec ce panel d'activités variées (enquêtes de terrain, réunions d'études en commun, publication de travaux de recherches, activités de vulgarisation visant un public large), le groupe de Kyoto développa une approche unique – écologiquement orientée – sur le continent africain,

cela même qui avait manqué aux approches orthodoxes de l'anthropologie. Aussi, à cette époque, gagnèrent-ils une reconnaissance plus large dans le milieu universitaire japonais.

Les recherches africaines du groupe de Tokyo

Le groupe conduit par le professeur Seiichi Izumi, qui occupait la chaire d'anthropologie culturelle au sein de l'université de Tokyo, organisa en 1961 un « groupe d'études africaines ». Ce groupe d'études accueillit des chercheurs de l'université provenant aussi bien de l'université métropolitaine de Tokyo, (où la division d'anthropologie sociale fut établie en 1953) que de l'Institut d'économie du développement (IDE²), fondé en 1960 en tant qu'organisation statutaire, sous la juridiction du ministère du Commerce extérieur et de l'industrie. Ce groupe d'études s'établit à l'IDE, où il commença à tenir une série de réunions d'études et à appréhender la littérature existante sur les sociétés africaines. La première publication du *Afurika-Kenkyu*, la revue de l'association japonaise d'études africaines « *Japan Association for African Studies* », lancée en 1964 (le titre fut changé plus tard pour donner : *Journal of African Studies*), contenait les deux articles qui rapportaient les premiers résultats du groupe : « Société et culture traditionnelle en Afrique. I) Caractéristiques des cultures africaines » (par Nobuhiro Nagashima) et « II) Afrique Noire et anthropologie sociale » (par Toichi Takahashi). En entamant ainsi leurs études africaines, le groupe des anthropologues de Tokyo optait pour une approche différente de celle du groupe de Kyoto, qui privilégiait avant tout les enquêtes de terrain. Une des figures de proue de l'anthropologie africaine au Japon, Nabuhiro Nagashima (1974), rappela ainsi plus tard : « À Tokyo, nous n'avions aucun moyen d'aller en Afrique, quand bien même nous l'aurions fortement souhaité. Nous n'avions pas de raisonnement du type « pourquoi ne pas essayer une fois, puis nous verrons ce que cela donne ». Ca, c'était le raisonnement de ceux qui vivaient à l'ouest, de l'autre côté des montagnes Hakone » (le groupe de Kyoto, NdT).

Certains membres du groupe de Tokyo commencèrent néanmoins à faire quelques prospections de terrain en Afrique mais ils n'allèrent pas directement travailler sur leurs sites, comme le firent ceux du groupe de Kyoto ; dans les universités anglaises et françaises, ils commencèrent d'abord par suivre un enseignement complet d'anthropologie et ce n'est que dans un second temps qu'ils se dirigèrent en Afrique pour leurs recherches de terrain. Ainsi, Junzo Kawada entreprit son terrain au Burkina Faso après avoir été diplômé à Paris, et, de la même manière, Nobuhiro Nagashima passa plusieurs années à l'université d'Oxford avant d'aller étudier la société Iteso en Ouganda³. Ils entreprirent leurs recherches de manière individuelle, en étant financés par des bourses, et non à partir de fonds publics. Peu après leur retour d'Afrique, ils publièrent rapidement les résultats de leurs recherches. Ces anthropologues du groupe de Tokyo prirent l'initiative d'introduire des théories et des méthodes nouvelles provenant de l'ouest, poussant leurs recherches anthropologiques et africanistes vers des orientations théoriques relativement sophistiquées.

Ainsi, les recherches africaines au Japon, dans les premiers temps, étaient constituées de deux courants, à savoir ; le courant de « l'ouest » (Kyoto), qui mettait l'accent sur une approche collective et interdisciplinaire, basée sur un intérêt pour l'histoire naturelle et l'usage de méthodes écologiquement orientées ; et le courant de « l'est » (Tokyo), qui mettait à l'inverse l'accent sur des recherches indépendantes basées sur l'utilisation de méthodes anthropologiques orthodoxes, développées dans les pays occidentaux. Les deux courants différaient significativement sur leurs bases méthodologiques et théoriques, sur leurs rapports à l'anthropologie en tant que discipline et sur leurs manières de fonder et de financer leurs projets de recherches à l'étranger.

Étant donné le retard des recherches africaines au Japon à cette époque, par rapport aux autres pays, les deux courants représentaient deux approches et deux tentatives différentes de tirer vers le haut les recherches japonaises sur l'Afrique. Plus prosaïquement, le « groupe de l'ouest », avec son attention plus forte portée aux méthodes écologiques et avec son aptitude à diffuser ses recherches en anglais dès ses débuts, peut être qualifié « d'exportateur » (même si c'est à une échelle réduite et à propos de sujets spécialisés ; voir Ichikawa 2004). Par comparaison, le groupe de « l'Est », avec sa propension à introduire les dernières théories et méthodologies occidentales visant à améliorer la qualité des études africanistes au Japon, nous renvoie à l'inverse à une attitude « importatrice ».

Sur la route de la deuxième expédition de recherche d'un site d'étude de grands singes, les babouins s'installent sur le véhicule.



© Center for African Area Studies

Création de bases pour la recherche et la promotion de l'échange entre chercheurs

Le développement des études africaines au Japon suscita le besoin de créer des organisations promouvant ces recherches. C'est ainsi que les anthropologues de « l'est » et de « l'ouest » réunis, ainsi que les économistes, géologues et spécialistes en maladies tropicales, qui avaient déjà fait des recherches sur l'Afrique, se rencontrèrent en vue de créer ce qui devint, en 1964, la Japan Association for African Studies⁴. Par la suite, l'association ne cessa de grandir, jusqu'à atteindre presque 900 membres en 2005. Les sujets de recherche des membres couvrent un large spectre de disciplines, tant dans les sciences naturelles (telles que la géologie, l'agronomie, l'écologie, les sciences médicales, et l'hygiène publique), que dans le domaine des humanités et des sciences sociales (telles que la sociologie, l'anthropologie, la géographie, l'économie ou les sciences politiques). L'anthropologie reste toutefois la discipline dominante de l'association depuis sa création avec, approximativement, 25 à 30% de ses membres spécialisés en anthropologie ou dans des champs apparentés.

L'année 1964 vit la création du Research Institute for Languages and Cultures of Asia and Africa à l'université des langues étrangères de Tokyo⁵, avec des chercheurs du groupe de « l'ouest », qui furent invités à se joindre à la faculté, en qualité de spécialistes de l'anthropologie culturelle. En 1974, le Muséum national d'Ethnologie⁶, fut créé grâce aux efforts du professeur Tadao Umesao, qui avait succédé au professeur Imanishi au Research Institute for Humanities de l'université de Kyoto. L'objectif du Muséum n'était pas de se consacrer exclusivement aux expositions mais également d'être une institution de recherche et d'enseignement. Usant de fonds substantiels, le Muséum national d'Ethnologie organisa nombre de projet de recherches en commun avec d'autres partenaires du Japon et d'Afrique. L'établissement de ces nouveaux instituts de recherches, additionné au lancement du projet de recherches en commun, commença à stimuler l'échange et le travail entre les deux écoles d'anthropologie, de « l'est » et « l'ouest ». Ce changement modifia les directions des projets de recherches, tels qu'ils étaient alors organisés et effectués. Précédemment, un projet de recherches en études africaines fut mené au Japon par une équipe de recherche ramifiée, composée de chercheurs de même lignée, avec à sa tête un influent et éminent anthropologue. Aujourd'hui, cependant, comme Yoneyama (1984) l'a montré, un modèle de recherche rhizomatique, avec des chercheurs venant de spécialités et de disciplines variées, et de courants de recherches qui se sont nourris les uns les autres, se développe et structure nouvellement les recherches africanistes qui intègrent et poussent les étudiants de deuxième cycle très tôt sur le terrain.

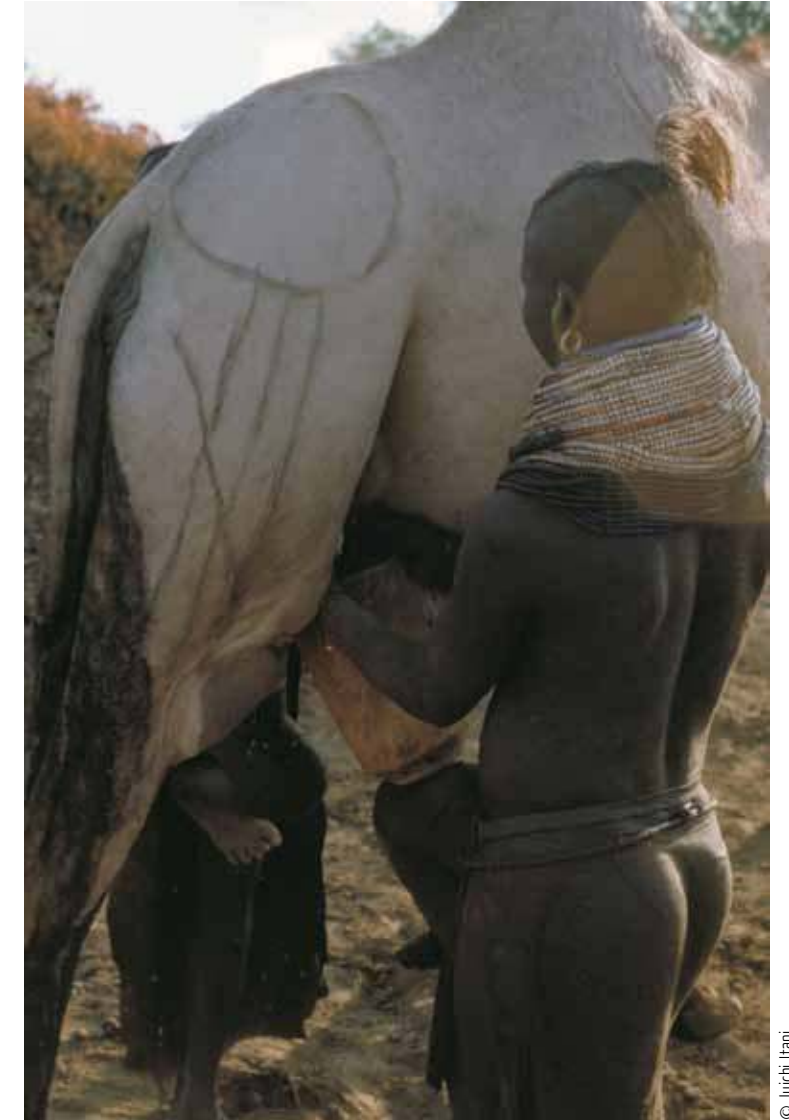
Caractéristiques des études africaines au Japon, et partenariat avec les pays africain

Un des traits caractéristique des études africaines au Japon peut être identifié dans la « méthodologie écologique, au sens large », dérivée de la tradition académique du groupe de Kyoto. Cette méthode insiste sur l'importance des recherches de terrain et accorde toute son attention aux données de première main.

Alors que le Japon devient de plus en plus influent, les instituts de recherche commencèrent à acquérir (dans les librairies parisiennes et londonniennes) de nombreux documents anciens et autres livres généraux sur l'Afrique. Cela permit d'accroître considérablement les livres et documents accessibles au Japon, à la fois d'un point de

vue qualitatif et quantitatif. En effet, quand les études africaines débutèrent au début des années 1960, les matériaux disponibles au Japon étaient peu nombreux. Ce manque se manifestait par une absence forte au niveau des documents de base tels que des livres historiques ou ethnographiques sur l'Afrique que les vieux rapports et autres documents de l'époque coloniale ignoraient complètement. Il y avait une pénurie de monographies et de revues d'occasion. De plus, de sévères restrictions alors imposées sur les voyages à l'étranger et sur les quantités de marchandises que les voyageurs pouvaient ramener limitèrent considérablement les visites de librairies et d'archives en Europe ; cette restriction contraignait les chercheurs et les poussa à s'appuyer davantage sur leurs propres données de terrain.

Ainsi, les premières recherches du groupe de Kyoto furent principalement promues avec un intérêt pour l'histoire de l'évolution de l'humanité, ou les fondements de la nature humaine telle qu'elle est représentée par la diversité des formes culturelles. Les recherches de terrain furent effectuées dans des sociétés pastorales et agricoles, ainsi que chez des chasseurs-cueilleurs, dans l'Est et le Centre de l'Afrique. Progressivement, la recherche s'est étendue à d'autres domaines et à d'autres régions d'Afrique, incluant des approches interdisciplinaires de sujets contemporains tels que le développement rural, le développement durable, la relation entre ruralité et urbanité, ainsi que les problèmes socio-culturels dans des sociétés africaines pluri-ethniques. Sous-jacents à ces sujets on peut toutefois discerner cette démarche holistique et écologiquement orientée.



© Juichi Itani

Une femme Turkana
Elle traite une chamelle marquée
des signes du clan.

Pour conclure sur cette vue d'ensemble sur les recherches japonaises en Afrique, je voudrais commenter brièvement le partenariat existant avec les chercheurs africains, en prenant l'exemple de l'université de Kyoto, et dire que, malgré l'existence longue et continue d'échanges avec différents Instituts africains, il est somme toute limité. Le Center for African Area Studies a conclu des accords pour des échanges universitaires avec des institutions de recherche et d'enseignement dans neuf pays africains, principalement en Afrique Centrale et de l'Est, mais les financements qui permettraient de mener à bien ces recherches et échanges universitaires sont encore très modiques. D'une certaine façon les pays africains et le Japon sont presque dans la même situation, dans le sens où ils partagent des problèmes contemporains similaires causés par l'occidentalisation de la culture. Leurs cultures respectives sont en voie d'acculturation ou de disparition face au processus de globalisation. Les vagues montantes produites par les rapides évolutions de la culture et de l'enseignement menacent de lessiver au passage un précieux et singulier héritage culturel que les peuples africains ont construit au fil des siècles, y compris les techniques traditionnelles et le savoir qui leur est lié. Il semble bien que nous devons expressément conserver les traces et préserver les informations concernant les cultures menacées, en tant qu'héritages culturels, en particulier en Afrique. Il est aussi important de concevoir des moyens de développer des sociétés locales, et de rendre possible une exploitation durable des ressources naturelles, à la fois par une introduction appropriée de techniques d'origines étrangères, et par l'utilisation de « ce qui existe déjà », c'est-à-dire les techniques et les savoirs indigènes (Richards 1989). Nous voudrions continuer à poursuivre et améliorer les recherches en commun entreprises avec nos partenaires africains sur des thèmes tels que l'application des techniques indigènes au développement agricole et sur la manière de parvenir à un juste milieu entre la conservation de l'environnement et les moyens de subsistances des populations locales. Nous croyons que, par ces efforts, la « méthodologie écologique au sens large », qui a été la marque de fabrique du groupe de Kyoto, prouvera toute son efficacité.

Photo d'ouverture : Enfants Efe sous des feuilles de parasoliers.

- | | |
|---|---|
| 1. Sur ce sujet, voir le site web suivant : http://jambo.africa.kyoto-u.ac.jp/ [consulté le 20/03/2012]. | 4. Sur ce sujet, voir le site web suivant : http://www.soc.nii.ac.jp/africa [consulté le 20/03/2012]. |
| 2. Sur ce sujet, voir le site web suivant : http://www.ide.go.jp [consulté le 20/03/2012]. | 5. Sur ce sujet, voir le site web suivant : http://www.aa.tufs.ac.jp [consulté le 20/03/2012]. |
| 3. La seule exception est à mettre au compte d'Hitoshi et Fujiko Ueda, qui firent des recherches de terrain au Kenya au début des années 1970 après des études à l'université de Kyushu dans le Sud du Japon. | 6. Sur ce sujet, voir le site web suivant : http://www.minpaku.ac.jp/english [consulté le 20/03/2012]. |

RÉFÉRENCES

Notes sur la bibliographie :

Les informations sur les premiers documents recueillis par les voyageurs Japonais furent majoritairement obtenues grâce par les écrits de Terutaro Nishino (1974) et Sumio Aoki (1993, 2000). Les quatres numéros de la revue *Journal of African Studies (Afrika-Kenkyu)*, appelés vol. 25 (1984), 57 (2001), 58 (2001), et 59 (2001) contiennent plusieurs articles sur les recherches japonaises en Afrique. De la même manière, la table-ronde sur les recherches africaines au Japon (*Kikan Jinruigaku=Anthropological Quarterly*, 7:1, 1976) est extrêmement utile pour comprendre l'histoire de ces recherches. Malheureusement, ces textes ne sont disponibles qu'en japonais.

Aoki, S. 1993 *Early Japanese travelers and emigrants to Africa (Afrika ni Watatta Nihonjin)*. Tokyo : Jiji-Tsushinsha.

— 2000 *The “Discovery” of Africa by Japanese (Nihonjin no Afrika Hakken)*. Tokyo : Yamakawa Shuppansha.

Asquith, P. 1981 *Some aspects of anthropomorphism in the terminology and philosophy underlying western and Japanese studies of the social behaviour of non-human Primates*. Oxford : université d'Oxford (thèse de doctorat).

Ichikawa, M. 2004 The Japanese tradition of Central African hunter-gatherer studies : with comparative observations on French and American traditions. In A. Barnard (dir.) *Hunter-gatherers in History, Archaeology and Anthropology*. Londres : Berg Publishers.

Imanishi, K. 1967 The Purpose and Method of Our Research in Africa. *Kyoto University African Studies* 1 : 1-10.

Imanishi, K. & Umesao, T. (dir) 1968 *Studies on African Societies*. Kyoto : Nishimura Shoten (texte en japonais).

Itani, J., Kawada, J., Nagashima, N. & al. 1976, Round-Table Talk on the History of African Studies by Japanese. *Kikan Jinruigaku (Quarterly Anthropology)*, vol. 7 (1).

Jouliau, F. 1999 Observer les primates dans la nature. Réflexions anthropologiques autour de l’habitation, *Gradhiva* 25 : 79-91.

Kojima, T. 1940 Standing on the cape of good hope : A Trip to Africa (Kibouhou ni Tatsu). In M. Kawababta (dir.) 1994 *Africa and Japan (Afrika to Nihon)*. Keiso-shobo.

Kawai, M. 1969 *Nihonzaru no Seitai (Life of Japanese Monkeys)*. Tokyo : Kawade-shoboshinsha.

Nunokawa, M. 1917 Trade affairs in South Africa. Tokyo : Ministère du commerce et de l’agriculture. Ministry of Commerce and Agriculture, *Trade affairs in South Africa* (écrit par Magoichi Nunokawa).

Nagashima, N. 1964 Société et culture traditionnelle en Afrique, I : Caractéristiques des cultures africaines, *Afrika-Kenkyu* 1 (en japonais).

Nishida, T. 2011 *Chimpanzees on the Lakeshore*. Cambridge : Cambridge University Press.

Nishino, T. 1974 Three travel writings on Africa (Mittsu no Afrika Kikou). *Monthly Journal of Language*, Special Issue.

Nakamura, N. 1910 *Traveling around Africa (Afrika Shuuyu)*.

Okakura, T. & Kitagawa, K. (dir.) 1993 *The History of interchange between Japan and Africa (Nihon -Afrika Koryu-shi)*. Tokyo : Dobunkan.

Richards, P. 1989 *Indigenous agricultural revolution*. Londres : Unwin & Hyman.

Shiga, S. & al. 1912 *A Trip to South Africa (Minami Afrika Kikou)*.

Shirakawa, I. 1928 *On-the-spot Survey of East Africa (Higashi Afrika Genchi Jijyou)*. Tokyo.

Stanley, H. M., 1890 *In Darkest Africa*, New York : Charles Scribner’s sons.

Takahashi, T. 1964 Société et culture traditionnelle en Afrique, II : Afrique Noire et anthropologie sociale, *Afrika-Kenkyu* 1 (en japonais).

Tomikawa, M. 1970 The Distributions and migrations of the Datoga tribe - The sociological distinction of the Datoga society in the Mangola area. *Kyoto University African Studies* 7 : 1-35.

Tomita. K. 1966 The Sources of food for the Hadzapi tribe. The Life of a hunting tribe in East Africa. *Kyoto University African Studies* 1 : 157-171.

Umesao, T. 1969 Families and herds of the Datoga pastoral society – an analysis of the cattle naming system. *Kyoto University African Studies* 1 : 173-206.

Yoneyama, T. 1984 History and prospects of African studies : cultural anthropology. *Afrika Kenkyu* 25 (Special Issue for the 20th Anniversary of Japanese Association of African Studies).

Wazaki, Y. 1970 On the tribes of Mangola village. *Kyoto University African Studies* 5 : 47-49.

RÉSUMÉ

Anthropologies japonaises en Afrique. Cet article décrit et analyse les traditions de recherches africanistes japonaises. Nous tentons plus précisément de délimiter les deux traditions bien marquées de « l’ouest » et de « l’est » et discutons les caractéristiques de chacune d’entre elles.

Alors que les écrits japonais sur l’Afrique apparaissent juste après la restauration de Meiji en 1868, les recherches scientifiques ne débutent qu’après la seconde guerre mondiale. L’initiative de cette recherche anthropologique a été prise par Kenji Imanishi et l’école de Kyoto. Elle a d’abord démarré avec des études sur les grands singes, extension des études évolutionnistes sur les singes japonais. La recherche s’est progressivement étendue à d’autres domaines scientifiques, tels que l’écologie, la paléanthropologie et l’anthropologie culturelle. Ces études peuvent être caractérisées par leurs méthodologies écologiques (au sens large), une attention particulière aux terrains et un intérêt pour les savoirs et les techniques indigènes.

À côté de cette tradition de l’ouest du Japon (Kyoto), il existe une autre tradition, de l’est (Tokyo), qui accorde plus d’attention aux publications et aux théories remarquables empruntées aux pays occidentaux. Ces deux traditions ont cependant été mélangées depuis le développement de la principale base de recherche au musée national d’ethnologie d’Osaka.

Nous discuterons plus particulièrement des caractéristiques de l’expérience de la tradition de Kyoto, qui semble unique en terme de méthodologie, de centre d’intérêt et d’organisation de la recherche.

ABSTRACT

Japanese anthropologies in Africa. This article describes and analyzes the traditions of African studies by Japanese anthropologists. In particular, it tries to delineate the two contrastive traditions, of the West and East of Japan, and discuss about the characteristics of each tradition.

While Japanese writings on Africa appeared just after the Meiji Restoration in 1868, scientific research on Africa started after the Second World War. The initiative of anthropological research in Africa was taken by Kinji Imanishi and the Kyoto school of anthropologists. It started as great ape research, an extension of the research on the evolutionary study of Japanese monkeys. The research was gradually extended to other fields of science, such as ecology, paleoanthropology cultural anthropology. These studies have been characterized by ecological method in the broad sense, emphasis on fieldwork, and the interests in indigenous knowledge and techniques. Apart from this tradition in the West of Japan (Kyoto), there was another tradition of the East of Japan (Tokyo) which values more the literature survey and cutting edge theory of anthropology learned from Western countries. These two traditions have, however, been merging since the establishment of the major research base at the National Museum of Ethnology at Osaka.

We will specifically discuss about the characteristics and backgrounds of the Kyoto-based West tradition, which seems unique in terms of methodology, fields of interest and research organization.

MOTS CLÉS

Kyoto, Est et Ouest, écologie, évolution humaine, approche holistique, savoir indigène

KEYWORDS

Kyoto, East and West, ecology, human evolution, holistic approach, indigenous knowledge



© M. Ichikawa

Un marais dans le Nord du Congo-Brazzaville.

Les recherches sur les chasseurs-cueilleurs couvrent la plupart des principaux groupes Pygmés du bassin Congolais ; les Mbuti et les Efe du Congo-Kinshasa, les Aka du nord Congo, et les Baka du Cameroun.



© M. Ichikawa

Une fille Mbuti tenant des fruits d'Aframomum, doux dans une main, et aigres dans l'autre (forêt Ituri, Congo-Kinshasa).

Un campement forestier Mbuti dans la brume matinale (Congo-Kinshasa).



© M. Ichikawa



© M. Ichikawa

Les termites ailés, riches en graisse, sont une des friandises de la forêt. Ils sont collectés au sol après avoir aspergé d'eau le nid, Congo-Kinshasa.



Collecte du miel sur une ruche naturelle. Les hommes Mbuti sont d'habiles grimpeurs, forêt Ituri, Congo-Kinshasa.

© M. Ichikawa

Des garçons Mbuti partant pour une chasse au filet. Ils peignent leurs visages avec du charbon de bois pour ne pas être vus des animaux de la forêt, forêt Ituri, Congo-Kinshasa.



© M. Ichikawa



© M. Ichikawa

Un homme Mbuti prépare sa lance de chasse pour le gros gibier, forêt Ituri, Congo-Kinshasa.



© M. Ichikawa

Un garçon Mbuti avec une tête de buffle de forêt, cadeau d'un parent d'un campement forestier.



© M. Ichikawa

Une femme Mbuti construisant une case avec des feuilles de Marantacées. Les feuilles de Marantacées sont très utiles pour envelopper, écoper, rouler du tabac, ou bien comme plats et couvercles.



© M. Ichikawa

Une femme Mbuti peignant le visage d'une autre avec le jus d'un *Rothmannia* (Rubiaceae).



© M. Ichikawa

Un garçon Mbuti tirant sur un singe arboricole avec une flèche empoisonnée.



© M. Ichikawa

Des enfants Mbuti jouant avec une petite pirogue.